

Madhulika LIDDLE

LE CAMÉE ANGLAIS

Roman policier moghol
traduit de l'anglais (Inde)
par Mélanie Basnel



Éditions
Philippe Picquier

Titre original : *The Englishman's Cameo*

© 2008, Madhulika Liddle
All rights reserved

© 2010, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0164-7

Prologue

1656

Les musiciens avaient cessé de jouer et dans la pièce régnait un silence pesant, à peine troublé par la respiration rauque de la danseuse qui tentait de retrouver son souffle.

— Tu dances comme un singe accroché à une liane.

La jeune fille essoufflée, le visage rougi par l'exercice, se tenait au milieu de la pièce et attendait la suite des remontrances. Au-dessus de sa tête, les minuscules miroirs suspendus reflétaient les lampes allumées tout autour d'elle. La pièce en elle-même était sobre, habillée du sol au plafond de stuc blanc dénué d'ornements, et des voilages de brocart encadraient l'entrée.

Une femme était étendue, lascive, sur un tapis de soie, appuyée contre des traversins brodés d'or, et traçait d'un air absent des arabesques invisibles sur la fine mousseline de sa longue tunique, dont les pans retombaient avec élégance sur sa silhouette élancée. Son épaisse chevelure de jais, tressée et piquée de fleurs de jasmin, lui retombait sur l'épaule.

De lourdes boucles d'oreilles qui représentaient un paon faisant la roue, inspirées du trône de l'empereur, encadraient de rubis et de saphirs du Cachemire son visage comme sculpté dans le marbre où brillaient des yeux noirs soulignés de khôl.

— Pourquoi regardes-tu tes pieds ? Aucun homme ne tombera aux pieds d'une fille aussi gauche.

La femme congédia les musiciens d'un geste de la main pour le moins impérieux. Puis elle fit signe à la jeune fille encore haletante, au front perlé de sueur, qui approcha d'un pas hésitant.

— Maintenant laisse-moi... Oui, quoi ?

Un vieux domestique était entré, et avait toussé discrètement pour signaler sa présence.

— Il y a quelqu'un qui souhaite voir madame, mais il a refusé de donner son nom. C'est un homme grand, un Deccani je crois. Il a seulement dit qu'il voulait vous voir immédiatement.

La femme plissa les yeux un moment ; puis se leva et sortit dans un nuage parfumé de mousseline vert pâle. Elle traversa d'un pas rapide le hall inondé de lumière et rejoignit une pièce somptueuse, toute drapée de voilages rouges.

Un homme vêtu d'un manteau sombre l'attendait près de la fenêtre et se retourna quand elle entra. Il était mince et mat de peau, et sur son front brillait le signe de sa caste, tracé du haut du nez jusqu'à son turban d'un blanc immaculé. Sans un mot, il décrocha de sa ceinture une bourse en cuir usé mais solide et la lui tendit. La femme s'assit sur un coussin et tira sur la cordelette qui maintenait la bourse fermée. Une poignée de pièces d'or étincelantes lui tomba sur les genoux ; elles renvoyaient sur le tissu de sa tunique les reflets des lampes qui illuminaient la pièce.

Elle tendit une main couverte de bijoux et décorée d'arabesques dessinées au henné, et entreprit de compter les pièces.

Un

La pièce d'or, lancée en l'air par Ma'abadaulat, Al-Sultan al-Azam wal Khaqan al-Mukarram, Ab'ul-Muzaffar Shihabuddin Mohammad, Sahib-i-Qiran-i-Sani, Shah Jahan Padshah Ghazi Zillu'lah – l'empereur Shah Jahan, cinquième de la lignée des sultans moghols –, tourbillonna un instant, scintilla à la lumière du soleil d'été, avant de retomber aux pieds de l'empereur.

Des centaines de paires d'yeux la fixaient avec impatience pendant que l'huissier impérial se penchait, examinait la pièce, puis se relevait pour annoncer l'issue du lancer.

Le plus vieil éléphant, dont le propriétaire était à l'origine du défi, avait remporté l'enjeu.

Le cornac, assis sur le dos de l'éléphant, avait la peau sombre, la poitrine étroite et les bras musclés. Il lança un regard à son maître qui se tenait, avec tout ce que Dilli comptait de nobles, juste en dessous de la loge de l'empereur, séparée du reste de la population par des barrières argentées. Un bref mouvement de tête de la part du maître, et le cornac annonça que son éléphant prendrait le mur. A ses côtés, son assistant – qui remplacerait le cornac si celui-ci venait à être blessé ou tué pendant le combat – s'accrochait de toutes ses forces à la corde qui ceinturait l'animal.

Son adversaire, un éléphant bien plus jeune et bien moins expérimenté, trépignait d'impatience de l'autre côté du large mur en terre qui s'étendait du fort jusqu'aux eaux de la Yamuna. La rivière était couverte de bateaux eux-mêmes couverts de spectateurs ; il y en avait encore plus sur les berges, qui regardaient avec grand intérêt les deux éléphants se préparer au combat.

C'était par une chaude journée de l'an 1066 du calendrier hégirien, ou, comme l'auraient dit les marchands, les mercenaires et les aventuriers européens, l'an 1656 après J.-C. Une journée brûlante, sur le déclin, mais le soleil dardait encore des rayons puissants. Dans la loge de l'empereur et de ses courtisans les plus proches, les domestiques avaient vaporisé du parfum sur le sol et les laquais agitaient en rythme d'énormes éventails en plumes de paon. Le peuple qui se pressait en foule au-delà des barrières n'avait pas autant de chance. Les effluves des chevaux, des bouses d'éléphants, des corps couverts de sueur et de crasse flottaient dans l'air et la poussière commençait à se soulever en petits nuages diffus. Bientôt, elle les envelopperait tous.

Le cornac, à coups d'ankus et d'injures, faisait de son mieux pour énerver l'animal et le préparer au combat. L'éléphant se traîna lourdement vers le mur qui le séparait de son adversaire.

— Décision stupide, grogna un vieil homme assis dans un bateau branlant amarré à un poteau planté dans la berge.

Sa peau couleur noisette était tannée par le soleil, sa chevelure grisonnante, son corps noueux, et il portait un pantalon et une tunique en coton simple, le tout passablement usé.

— C'est complètement idiot d'épuiser l'animal en optant pour le mur. Le temps que l'éléphant ait réussi à faire tomber le mur et qu'il arrive de l'autre côté, il sera bien trop fatigué pour se battre.

Le jeune homme à qui il s'adressait se tenait à la proue du bateau et observait le spectacle. Il avait dans les vingt-cinq ans, les épaules larges et les traits fins. Il ne portait pas de barbe et sa moustache était courte et bien taillée. Son choga, un manteau aux manches évasées, était d'un vert profond et ses bottes solides confirmaient son statut d'omrah, d'homme issu de la noblesse ; mais l'absence de bijoux et de broderies sur sa toilette le distinguait des autres. Il se tourna pour jeter un regard à son compagnon plus âgé et lui adressa un sourire.

— Je ne te connaissais pas cet intérêt pour les combats d'éléphants, Salim, le taquina-t-il. Quel est donc le problème ? Tu as parié sur cet éléphant ?

Salim cracha dans la rivière, s'attirant le regard désapprobateur d'un marchand assis dans un bateau voisin. Le vieil homme ignora l'air méprisant du personnage et répondit à son ami :

— Moi ? Parier ? Muzaffar Jang, depuis quand crois-tu que j'ai suffisamment d'argent pour parier ? Je gagne à peine de quoi joindre les deux bouts, et tu penses que... pfff !

Il fit une grimace en voyant le plus vieil éléphant foncer dans le mur de boue avec fracas et prendre tout l'impact dans la tête et les épaules. Des fissures apparurent sur le mur et le cornac enfonça son ankus encore plus profondément pour encourager l'animal. De l'autre côté, l'autre éléphant avait reculé, il attendait que son attaquant ait fait tomber le rempart qui pour l'instant le protégeait.

L'éléphant frappa le mur encore et encore. Au cinquième coup, les fissures se rejoignirent et un pan de deux mètres de large s'écroula en un tas de gravats. L'éléphant l'enjamba, pénétra dans le territoire de son adversaire, et le combat commença pour de bon. Les deux animaux se jetèrent l'un contre l'autre, en une mêlée de trompes qui se balançaient et de défenses qui s'entrechoquaient, dans un trépignement sauvage. Les hommes juchés sur les pachydermes s'accrochaient de toutes leurs forces, moins pour tenter de maîtriser leurs éléphants que pour tenir sur leur dos et rester en vie.

La foule qui se pressait autour de l'arène avait pour l'instant gardé son calme ; mais au fur et à mesure que le combat s'intensifiait, elle s'agitait elle aussi de plus en plus. Les quelques conversations tenues à voix basse et les encouragements lancés sans entrain aux éléphants et à leurs cornacs prirent de l'ampleur. Quelqu'un profita de l'anonymat de la foule pour injurier le propriétaire du plus vieil éléphant, en lui criant des obscénités et en insultant toute sa lignée. Plus loin, en lisière de l'attroupement, une dispute éclata entre deux groupes qui avaient dû parier sur chacun des combattants.

Dix minutes après le début du combat, le plus vieil éléphant baissa la tête, sembla sur le point de tomber à genoux, puis pivota brusquement et d'un mouvement soudain – et vicieux – frappa le flanc de son adversaire d'un grand coup de tête. Une de ses défenses s'enfonça dans l'estomac de l'animal, traversa la peau et la chair, fit jaillir des boyaux et des geysers de sang. L'éléphant blessé poussa un barrissement, recula en agitant frénétiquement sa trompe, et fit chuter l'un de ses cornacs.

L'homme tomba sur le sol couvert de sang, son corps nu et son pagne se teintaient de rouge tandis qu'il rampait désespérément pour tenter de s'éloigner des éléphants. L'éléphant blessé, les entrailles pendantes et la gorge tranchée par un nouveau coup de défense de son adversaire, resta immobile quelques instants, fixant d'un œil affolé l'autre éléphant qui avançait dans sa direction. Puis, dans un dernier soupir, il s'éroula sur le sol souillé. Le vainqueur poussa un barrissement de triomphe. Le cornac victorieux, toujours perché sur le dos de l'éléphant avec son assistant, salua son maître et attrapa le sac de pièces qu'on lui lançait.

— Ta théorie ne tient pas la route, Salim, déclara Muzaffar Jang pendant que la foule se dispersait. Cet éléphant s'est bien battu, et il a gagné, même après avoir abattu un mur à coups de tête.

Le vieux batelier renifla d'un air contrarié.

— Arrête de fanfaronner, marmonna-t-il tout en détachant le bateau du poteau, et viens plutôt me donner un coup de main pour les rames. Partons d'ici, ils vont bientôt commencer à nettoyer, et en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, ils vont rincer tout ce sang et l'envoyer dans la rivière.

Il posa son derrière osseux sur le banc en bois et prit les rames, puis jeta un œil vers les remparts qui entouraient le fort. Sur la gauche on pouvait voir les fenêtres en marbre sculpté du Rang Mahal, le palais du sérail de l'empereur. Muzaffar, dont le regard suivait celui de Salim, aperçut le reflet d'un voile orangé et l'éclat de paillettes qui scintillaient au soleil.

— Souris, Muzaffar, plaisanta Salim. Les épouses de Ma'abadaulat te regardent.

Muzaffar prit place en face de Salim et s'empara d'une paire de rames.

— Je suis convaincu que c'est faux, répondit-il, la bouche déformée par un sourire narquois. Mais elles ont peut-être toutes les yeux posés sur toi, hein, Salim ?

Le vieil homme bomba le torse et sourit, révélant des dents tachées de paan.

— Et à raison, mon ami, à raison.

Et de quelques coups de rames particulièrement vifs, que Muzaffar peinait à reproduire, il s'éloigna de la berge jusqu'à ce qu'ils soient un peu plus en amont. Quand il eut enfin trouvé son rythme, Muzaffar essuya son front trempé de sueur du dos de la main et s'enquit auprès de son ami :

— Et quelles sont donc ces raisons ?

Salim cligna des yeux, un peu confus, puis son visage s'illumina.

— Ah, les femmes ! Bien sûr qu'elles me regardent. Tout le monde sait que le harem de Ma'abadaulat n'accueille que des femmes accomplies. Elles savent reconnaître un homme de valeur quand elles en voient un.

— Un homme de valeur, mon œil ! Un homme bercé d'illusions serait plus approprié dans ton cas. Honnêtement, Salim, ne serait-il pas plus sage de garder pied dans la réalité ?

— La réalité ? Qu'est-ce qu'un gamin comme toi connaît de la réalité ? rétorqua Salim tandis que la petite barque passait entre les deux forteresses — à gauche le Qila Mubarak où vivait l'empereur, et d'où il régnait ; et à droite, sur la rive opposée, Salimgarh, aujourd'hui déserte, construite cent ans plus tôt par Islam Shah Suri.

— La réalité, mon ami, c'est que même si j'ai déjà un pied dans la tombe, je sais encore ce que veulent les femmes. Contrairement à toi, je n'ai pas passé ma vie à éviter ces créatures.

— Que je ne sois pas encore marié ne signifie pas que j'évite les femmes, répondit Muzaffar. Ne crois-tu pas qu'il y a une différence entre une femme que l'on fréquente seulement pour le plaisir et une femme avec laquelle on décide de passer le reste de sa vie ? Une épouse ne doit pas se contenter d'être belle et de savoir distraire un homme. Une femme ne doit pas être un simple trophée, elle doit avoir de la substance.

— Evidemment qu'elles doivent avoir de la substance. Des cheveux épais et brillants, des yeux limpides, des fossettes profondes, un joli corps. Voilà pour la substance.

Muzaffar secoua la tête, résigné.

— Salim, tu n'es qu'un vieux brigand lubrique, voilà ce que tu es. Quel âge as-tu ? Soixante ans ? Soixante-dix ans ? Et combien d'épouses as-tu enterrées pendant toutes ces années ?

— Qui sait ? Et pour ta gouverne, je n'ai pas encore soixante ans. Et sache que Mehtab Banu elle-même a été très impressionnée par ma personne l'autre jour.

Muzaffar plissa les yeux d'un air suspicieux.

— La courtisane ? Où l'as-tu rencontrée ?

Le vieil homme lui adressa un sourire taquin.

— Ah, alors tu n'es pas aussi innocent que tu en as l'air ! Et toi, où as-tu rencontré Mehtab Banu ?

— Je ne l'ai jamais rencontrée, répondit sèchement Muzaffar. Mais j'habite Dilli, et je doute qu'un seul des habitants de cette cité ignore qui elle est. Je suis simplement curieux de savoir comment un pauvre vieux batelier comme toi a pu la rencontrer.

— Ce pauvre vieux batelier, comme tu l'appelles, est une créature rusée. Il sait comment rencontrer les belles femmes.

Salim adressa un clin d'œil à son ami, ce qui donna à son visage un air presque simiesque.

— Un bateau est arrivé à quai l'autre jour, il revenait d'une ville en aval. Bénarès, je crois. Un de mes amis connaissait le batelier. Un pauvre bougre sorti de sa campagne, ébahi devant tout ce qu'il voyait, et tout aussi terrifié. Je n'avais jamais vu pareille mauviette.

Il secoua la tête en signe de dégoût.

— Et ?

— Et cet homme était censé livrer un paquet à Mehtab. Crois-le si tu veux, il a supplié mon ami – qu'il connaissait bien – de l'accompagner au fort. Mais mon ami partait pour Panipat, alors je me suis chargé de la tâche.

— Et c'est ainsi que tu as rencontré la courtisane. Est-elle aussi belle qu'on le prétend ?

D'un geste brusque, Salim remonta son pantalon usé sur ses genoux cagneux et renifla.

— Elle ne m'a rien fait à moi.

Il mâchouilla une des extrémités de sa trop longue moustache grise avant de continuer :

— Oh oui, elle est belle, il n'y a aucun doute là-dessus. Une peau couleur de porcelaine, d'épais cheveux noirs qui lui tombent jusqu'aux genoux. Des yeux immenses et tout ce qui va avec. Mais elle est trop froide. Le nez toujours en l'air.

— Je croyais que tu l'avais impressionnée ?

Salim lança un regard torve à son ami.

— Il n'est pas interdit d'améliorer un peu la réalité. Non, je suppose qu'elle n'a pas été impressionnée par ma petite personne. Elle nous a jeté un regard

indifférent, c'est tout. Mais ce doit être parce que nous ne sommes que des bateliers. Elle est peut-être plus agréable avec les gens qui ont de l'argent.

— Peut-être. Mais ça ne m'intéresse pas particulièrement.

Muzaffar jeta un œil vers l'ouest et nota la position du soleil. Même s'il était encore haut au-dessus de l'horizon, les ombres commençaient déjà à s'allonger.

— Il nous reste au moins une heure avant que le soleil ne se couche, annonça Muzaffar. Il me faudra ensuite prendre congé pour rejoindre le haveli de Nawab Mukhtar Ali pour le dîner. Je meurs de soif. Amarrons-nous à un des ghats et retournons à terre. Veux-tu venir boire un café avec moi ?

— Un café ? Cette nouvelle boisson à la mode que l'on sert dans les qahwa khanas de Chandni Chowk ? Je n'y ai jamais goûté, mais l'odeur suffit à m'en dégouter, grimaça Salim. C'est maléfique, crois-moi. Cela ne te fera aucun bien d'en ingurgiter autant que tu le fais.

— Maléfique ? Tu n'as pas entendu l'histoire de l'ange Jibrail, qui a donné du café au Prophète quand celui-ci s'est senti fatigué ?

— Non, je ne l'ai pas entendue, rétorqua Salim d'un air borné. Je suis sûr que cette histoire a été inventée par un énergumène dans ton genre. Non, je ne boirai pas de café, il me faut quelque chose de plus costaud. Quelque chose qui pourrait me réchauffer le cœur et m'alléger l'esprit. Une bonne coupe de vin...

La voix du vieil homme se perdit dans la cacophonie du ghat dont ils approchaient, parmi les cris des porteurs, les conversations des marchands qui dirigeaient le chargement et le déchargement des navires, la rumeur d'une cité en plein travail.

Muzaffar reconnaissait volontiers son anticonformisme ; mais il était hors de question de boire du vin. Il savait que si sa sœur aînée venait à l'apprendre, elle serait terriblement déçue, et il décida donc de s'en tenir à un verre de sorbet acheté sur le stand d'un vendeur de rue qui s'avéra être un ami de Salim, et qui adressa un sourire entendu à son vieil ami tout en lui versant un généreux verre de vin.



La décision de Muzaffar se révéla très sage en cette journée particulière, car il eut besoin de tout son sang-froid quand il rentra chez lui, une demi-heure plus tard, et découvrit une maison secouée par la panique. Une femme corpulente d'une trentaine d'années, accompagnée de ses cinq enfants, se tenait juste devant la porte d'entrée. Tous les efforts du gardien, de l'intendant de Muzaffar et d'une armée de domestiques n'avaient pas suffi à la déplacer. Elle était assise sur la dernière marche du perron, ses jupes et son dupatta étalés autour d'elle de telle façon qu'on aurait pu penser qu'elle avait installé une tente. Les enfants – de son garçonnet de cinq ans aux dents proéminentes et aux yeux dissimulés derrière une énorme mèche de cheveux, à ses jumeaux de six mois à peine – étaient partout à la fois. L'un d'eux avait même réussi à se faufiler dans la maison et un domestique, dont l'expression laissait deviner son agacement, le portait sous son bras pour le ramener à l'extérieur.

Muzaffar fixa la scène, abasourdi, mais la politesse le retint de faire tout commentaire. Son intendant Javed se précipita vers lui.

— J'ai pensé que vous ne voudriez pas que nous la mettions dehors, huzoor, déclara Javed, sur le visage duquel on pouvait lire un profond soulagement tandis qu'il s'emparait des brides du cheval de Muzaffar. Elle est assise sur le perron depuis deux heures et elle refuse de parler à qui que ce soit à part vous, huzoor.

Il jeta un œil par-dessus son épaule.

— Elle vient vers vous, huzoor, ajouta-t-il inutilement comme la femme se levait et, après avoir rajusté ses vêtements et réuni ses enfants, s'avançait d'un pas décidé vers Muzaffar.

— Jang Sahib ?

Sa voix était sourde et voilée, et ses yeux, levés vers ceux de Muzaffar, étaient rouges et gonflés d'avoir trop pleuré.

Muzaffar hocha la tête.

— Vous me prenez au dépourvu, murmura-t-il, tout en essayant d'éviter le regard direct et déconcertant que l'un des enfants, caché derrière sa mère, braquait sur lui.

— Oh, je... je suis l'épouse de Faisal Talab Khan. Je crois que vous le connaissez, huzoor. Il travaille chez un bijoutier dans le Bazar-e-Musaqqaf.

— Oui, bien sûr. Faisal et moi sommes amis depuis des années. Tout va bien ?

La femme était restée grave, presque effacée, depuis que Muzaffar était arrivé. Mais à ces mots, son visage se décomposa et elle rassembla ses enfants contre elle, tirant l'enfant aux yeux perçants dans les plis de sa jupe.

— Non, huzoor. Non. Je...

Ses yeux se remplirent de larmes et Muzaffar, d'instinct, pensa qu'il était temps de se réfugier à l'intérieur, pour mener cette conversation dans une pièce

isolée où l'épouse de Faisal Talab Khan ne risquait pas de se ridiculiser en public.

Il appela son intendant.

— Javed, emmène les enfants de madame dans le jardin et demande qu'on leur donne à boire et à manger. Et fais apporter quelques rafraîchissements dans le dalan pour nous deux.

Il fit signe à la femme de le suivre. Il l'emmena dans le haveli, lui fit traverser un couloir et la guida jusque dans le dalan — une véranda bordée de colonnes sur trois de ses côtés et d'un mur en marbre blanc décoré d'une frise d'iris en lapis-lazuli bleu profond sur le quatrième. Son invitée sembla très impressionnée par la magnificence du dalan, mais reprit rapidement contenance. Sur l'invitation de Muzaffar, elle prit place sur des coussins posés sur le sol près de la fenêtre et s'appuya contre le mur, le visage un peu plus détendu.

— Que se passe-t-il ? En quoi puis-je vous aider ?

Les derniers rayons du soleil couchant perçaient à travers les arabesques en marbre de la fenêtre. Des étoiles filantes et des fleurs géométriques se dessinaient en contre-jour sur le dupatta de l'épouse de Faisal tandis qu'elle regardait Muzaffar d'un air inquiet.

— Huzoor, votre ami a été arrêté, on l'accuse d'avoir tué Mirza Murad Begh.

Muzaffar la fixa, complètement abasourdi par la nouvelle.

— Faisal ? Arrêté pour meurtre ? Mais pourquoi...

Le respect que son hôte de marque lui avait jusque-là inspiré sembla se dissiper un instant et elle l'interrompit brusquement :

— Il n'a tué personne, huzoor. Vous qui êtes son ami devriez le savoir. Il est innocent...

— Je ne vous ai pas demandé pourquoi Faisal avait commis un meurtre. Je ne crois pas plus que vous qu'il en soit capable. Je vous demandais seulement ce qui s'était passé.

Mais avant qu'elle n'ait pu répondre, un domestique fit irruption pour poser un plateau de pêches sur une petite table en bois de rose à côté de Muzaffar. Un autre suivit, chargé de deux verres à pied et d'un pichet au ventre rebondi rempli de jus de fruit glacé. Muzaffar fit signe à son invitée de se servir, mais la femme secoua la tête et attendit avec une impatience mal dissimulée que les domestiques aient quitté la pièce. Quand le second des deux hommes eut allumé une lampe dans une petite niche voûtée près de la fenêtre et fut sorti du dalan, elle se tourna vers Muzaffar.

— Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, huzoor. Un soldat du kotwali est venu, il y a peut-être deux heures, pour m'annoncer que mon époux avait été arrêté et jeté en prison. Il m'a dit que Mirza Murad Begh avait été poignardé et que l'on avait découvert son corps dans un des canaux qui traversent le fort. Votre ami est le seul homme qui se trouvait dans les environs à ce moment-là, huzoor. Il n'y avait personne d'autre, ils en ont donc conclu que c'était lui le coupable...

Sa voix s'éteignit en un triste soupir.

— Et qu'en dit Faisal ?

— Je ne l'ai pas encore vu. Je... je me souviens de l'avoir un jour entendu dire que vous connaissiez quelqu'un au kotwali... De toute façon, ils ne m'écouteront pas. Mais vous, ils vous écouteront, huzoor, vous êtes un homme important.

Muzaffar esquissa un piteux sourire.

— Pas plus important que des centaines d'autres hommes à Shahjahanabad.

Ce qui était vrai, évidemment, et peut-être que cette femme le savait. Shahjahanabad, qui abritait la cour impériale depuis que Ma'abadaulat – l'empereur Shah Jahan – l'avait fait déplacer d'Agra pour l'emmener plus au nord, à Dilli, grouillait désormais d'hommes de la noblesse. Il y avait dans cette cité des hommes bien plus riches que Muzaffar n'aurait jamais pu rêver l'être. Des hommes qui possédaient des palais, des propriétés magnifiques cent fois plus vastes que la sienne, des terres immenses, des armées, et même des karkhanas, ces ateliers où les plus habiles des artisans du pays créaient tout ce qu'on pouvait imaginer, des tapis aux ornements de turbans, pour le seul plaisir de leurs maîtres.

Muzaffar, en comparaison, était du menu fretin. Ses terres, dont il avait hérité dix ans plus tôt à la mort de son père, Mirza Burhanuddin Malik Jang, lui rapportaient un revenu confortable mais ne lui permettaient pas d'extravagances. Il ne possédait pas de karkhana ; il avait peu de soldats, montés ou à pied, pour accomplir son devoir ; et n'était le mécène d'aucun poète, ménestrel, artisan ou courtisane. C'était en partie un choix de sa part, mais même s'il l'avait voulu, il n'aurait sans doute pu subvenir à de telles dépenses.

L'épouse de Faisal Talab Khan hochait la tête.

— Je sais, huzoor. Mon mari m'a parlé de vous et je sais que vous méprisez la flatterie, je serai donc franche. Je suis sûre qu'il existe des hommes bien plus fortunés et bien plus puissants que vous dans cette ville. Mais aucun d'entre eux ne se soucie de ce qui

pourrait arriver à mon mari. Vous êtes le seul à pouvoir m'aider.

— Je vais aller au kotwali, répondit Muzaffar. Pour voir ce que je peux faire – ou du moins comprendre ce qui se passe.

Il hésita, un peu gêné de poser une question peut-être trop personnelle.

— Je vous prie de m'excuser, dit-il finalement, mais... puis-je faire quoi que ce soit d'autre pour vous aider, vous et vos enfants ? Auriez-vous besoin de... hum... d'aide financière ?

Il n'avait pas terminé sa phrase que son visage était déjà écarlate.

Sa question, loin d'offenser l'épouse de Faisal, sembla l'adoucir. Son visage se détendit en un sourire.

— Merci, huzoor, mais ce n'est pas la peine.

Elle se mordit la lèvre, un peu honteuse.

— Je vous prie de me pardonner. Je n'aurais pas dû amener mes enfants dans votre maison. C'est seulement que j'étais tellement... tellement perturbée... que je n'ai pas su à qui les laisser pendant que je venais vous voir. Un de mes voisins aurait certainement pu s'en charger...

— Sans doute.

Muzaffar se leva.

— Si vous voulez bien m'excuser maintenant. Il vaudrait mieux que je me rende tout de suite au kotwali. M'autorisez-vous à envoyer un de mes hommes pour vous raccompagner, vous et vos enfants ? Je vous transmettrai toutes les nouvelles que j'aurai pu obtenir.

L'épouse de Faisal le remercia, et une fois qu'il l'eut laissée avec sa progéniture aux bons soins de Javed,

Muzaffar retourna dans le dalan pour écrire rapidement un message d'excuses à Nawab Mukhtar Ali. Le dîner, heureusement pour lui, n'avait rien de formel. « Venez si vous le pouvez, nous ne serons qu'une poignée d'amis », avait dit le nawab. Muzaffar savait très bien ce qui l'attendait. Deux douzaines de nobles, avec un goût plus ou moins prononcé pour la débauche, qui n'avaient accepté l'invitation que parce qu'ils savaient que Nawab Mukhtar Ali leur offrirait les mets les plus délicats et les vins les plus fins, les meilleurs musiciens et peut-être une ou deux danseuses. Certains ne viendraient que parce que les domestiques du nawab étaient particulièrement beaux et sveltes.

Dans un soupir de soulagement, Muzaffar se rendit compte qu'il avait une excuse plus que valable pour se désister d'un engagement qui ne le réjouissait pas vraiment.



Les torches flambaient le long des murs extérieurs du kotwali lorsque Muzaffar arriva. Pendant sa chevauchée jusqu'à Chandni Chowk, il s'était dit que Kotwal Sahib serait peut-être déjà rentré chez lui. Mais le soldat de garde devant la porte le salua d'un signe de tête aimable quand il le reconnut et l'informa que Kotwal Sahib était encore là.

Farid Khan, le kotwal de Shahjahanabad, était un homme vif au regard perçant et à la chevelure poivre et sel. Il était aussi grand que Muzaffar, mais plus charpenté, et la musculature de ses épaules et de ses bras suffisait à démentir son âge. Son bureau était vaste mais peu meublé. Un matelas recouvert d'un

drap blanc occupait l'espace sous la rangée de trois fenêtres qui surplombaient le marché de Chandni Chowk. A côté du matelas était posée une écritoire en bois de manguier dont les tiroirs débordaient de papiers officiels, de pointes en roseau et du sceau personnel de Khan Sahib. A côté du meuble, sur un plateau rond en argent était posé un pichet de jus de citron très sucré ; tout le monde dans le kotwali savait que Khan Sahib était au meilleur de sa forme – en termes d'efficacité et d'humeur – quand il avait avalé plusieurs verres de ce breuvage. Au pic de l'été, il pouvait en boire jusqu'à trois pichets par jour, parfois même cinq.

Il était penché sur son bureau, occupé à écrire, lorsque Muzaffar entra.

— Quelle bonne surprise ! s'exclama Kotwal Sahib. Je ne m'attendais pas à te voir aujourd'hui, Muzaffar.

Il posa la pointe de roseau qu'il tenait dans la main et reboucha son encrier, puis il leva des yeux interrogateurs vers son jeune beau-frère.

Muzaffar se tenait au centre de la pièce et mâchouillait nerveusement l'extrémité de sa moustache.

— Qu'y a-t-il, Muzaffar ? Assieds-toi et dis-moi ce que tu fais ici.

— J'ai besoin de ton aide, Khan Sahib, dit-il tout en prenant place sur le matelas face au kotwal. Un homme a été arrêté aujourd'hui pour le meurtre de Mirza Murad Begh. Faisal Talab Khan. C'est un homme bien, Khan Sahib. Un homme respectueux des lois, un innocent. Il ne peut pas avoir tué Murad Begh.

Kotwal Sahib pinça les lèvres, visiblement agacé.

— Comment connais-tu cet homme, Muzaffar ?

— C'est un vieil ami. Son père était un excellent brodeur. Tu devrais le savoir ; quand tes filles se sont mariées, Zeenat Aapa lui a commandé une partie de leur trousseau.

— Et alors ? La voix de Khan Sahib ne laissait transparaître aucune émotion.

— Faisal accompagnait souvent son père quand il venait chez nous, répondit Muzaffar en haussant un peu le ton. C'est comme ça que je l'ai connu. Son père est mort il y a des années de ça, dans un incendie. Faisal aurait sûrement dû devenir brodeur lui aussi, mais il a préféré le métier de bijoutier. Il est très doué.

— Je vois. Un autre de tes amis de mauvaise réputation, c'est bien ça ? Tu finiras par tuer ta sœur un jour.

— Plus tard, s'il te plaît, Khan Sahib. Et Faisal est loin d'être de mauvaise réputation. Il n'est peut-être pas riche, mais il est tout aussi honorable que toi et moi. Il est impossible qu'il ait tué Murad Begh. Je le connais.

— Tu peux connaître quelqu'un, cela ne signifie pas pour autant qu'il n'a pas de noirceurs cachées. Tu me connais depuis combien de temps – vingt ans ? – et je suis prêt à parier que certaines choses me concernant pourraient te choquer si tu venais à les apprendre.

Il s'appuya contre le mur et regarda Muzaffar d'un air vaguement amusé.

— Et je suis convaincu que tu as des secrets que tu ne voudrais surtout pas que Zeenat ou moi apprenions. Mais écoutons plutôt ce que tu as à dire sur ce Faisal Talab Khan. Quelle preuve as-tu de son innocence ?

— Quelle preuve y a-t-il de sa culpabilité ?

Khan Sahib esquissa un sourire taquin qui fit soudain apparaître des pattes d'oie au coin de ses yeux, tout en lui donnant un air de garçonnet.

— Ah, Muzaffar, dit-il d'un ton affectueux. Tu t'es précipité bille en tête pour prendre la défense de ton ami, sans avoir la moindre idée de ce qui s'est passé, je me trompe ?

— Alors que s'est-il passé ? demanda Muzaffar avec irritation.

— Le corps de Murad Begh a été découvert dans l'après-midi, face contre terre, dans le Nahar-i-Bihisht à l'intérieur du fort. Il avait été frappé à la poitrine à coups de poignard, mais l'arme n'a pas été retrouvée. Il n'y avait personne dans les environs, hormis ton ami, qui a été appréhendé par les gardes du palais à quelques mètres de l'endroit où le corps a été découvert. Il tentait de s'échapper et avait l'air bouleversé.

— Le fait qu'il était bouleversé ne constitue pas une preuve.

— Non, répondit patiemment Khan Sahib. Mais il y avait des traces de sang sur ses vêtements. Et Murad Begh l'a traîné dans ce bureau il y a seulement deux jours et l'a accusé de vol.

Muzaffar écarquilla les yeux.

— Murad Begh a accusé Faisal de vol ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

— Un bijou d'une valeur considérable a été dérobé dans la propriété de Murad Begh précisément le jour – et même l'heure – où Faisal était venu pour recevoir des instructions de l'épouse de Begh pour un bijou qu'elle lui avait commandé. Peu de temps après son départ, on s'est aperçu de la disparition d'un pendentif. La maîtresse de maison, ses domestiques et ses

eunuques ont affirmé que ton ami était le seul étranger à être entré dans le mahal sara ce jour-là.

— Ce n'est pas non plus une preuve.

— Ça suffit ! N'essaie pas de m'apprendre mon travail, Muzaffar, lança Kotwal Sahib. Ecoute-moi attentivement. J'ai pensé moi aussi que les preuves n'étaient pas suffisantes pour accuser Faisal de vol. Le pendentif pouvait avoir été dérobé par n'importe quel membre de la maison. J'ai mis un de mes hommes sur cette enquête mais j'ai laissé partir Faisal. Au grand désespoir de Murad Begh, qui a reporté sa colère sur le pauvre homme. Ils ont eu une sévère altercation ici même, dans le kotwali, et il a fallu les séparer. En sortant du kotwali, Faisal a lancé à Murad Begh qu'il lui ferait regretter d'avoir faussement accusé un innocent.

Kotwal Sahib ramassa sa pointe en roseau pour reprendre la tâche dans laquelle Muzaffar l'avait interrompu. Appuyé contre le chambranle de la fenêtre, le regard perdu dans le vague, Muzaffar était plongé dans ses pensées. Le grattement de la pointe de roseau de Khan Sahib et le bourdonnement d'un papillon de nuit attiré par la lampe étaient les seuls sons qui venaient troubler la quiétude de la pièce. A l'extérieur, quelque part dans le couloir derrière le bureau du kotwal, un officier dictait des mots à un secrétaire d'un ton monocorde. Plus loin, des profondeurs du kotwali, s'éleva un bruit sourd, en partie couvert par des cris de rage et suivi par des hurlements de douleur, une série de claquements violents et une autre voix qui criait plus distinctement.

Muzaffar laissa échapper un profond soupir, et comme Kotwal Sahib n'interrompait pas son travail, il s'éclaircit la gorge et dit :

— Je voudrais voir Faisal. Il aura peut-être quelque chose à me dire. Quelque chose qu'il ne vous a pas dit, à toi et tes hommes.

Khan Sahib leva les yeux vers lui, un sourire résigné se dessina sur son visage.

— Tu n'abandonnes donc jamais ? Fais comme tu l'entends. Je vais appeler l'officier qui s'occupe de cette affaire. Il t'amènera jusqu'à ton ami.

Il demanda à la sentinelle qui gardait l'entrée de son bureau d'aller chercher Yusuf Hasan.

Quelques minutes plus tard, une main fraîchement lavée, surmontée d'une manche de tunique encore humide à l'extrémité, repoussa le rideau rayé qui barrait l'entrée de la pièce, et un jeune homme fit son apparition. Yusuf Hasan devait avoir quelques années de plus que Muzaffar et pas loin de trente centimètres de moins. Il laissa retomber derrière lui le rideau sur lequel s'était imprimée la trace de ses doigts humides. Du dos de sa main libre, il s'essuya le front pour enlever la sueur mais il y laissa une marque sombre. Du noir de lampe, se dit Muzaffar. Ou peut-être de la saleté d'un des murs du kotwali. Ou autre chose.

Yusuf Hasan regarda Muzaffar avec attention pendant que Khan Sahib faisait les présentations. Le temps que le kotwal ait fini d'expliquer les raisons de la présence de Muzaffar, un large sourire s'était dessiné sur le visage de Yusuf.

— Ah, Jang Sahib, nous nous rencontrons enfin, dit-il, les yeux brillants. Kotwal Sahib m'a beaucoup parlé de vous. Il est... — il regarda son officier et son sourire, sinon plus grand, se fit encore plus chaleureux — ... très attaché à vous.

Il resta planté là un instant, et son sourire se transforma en une moue de consternation comme ni

Muzaffar ni Kotwal Sahib ne réagissaient à sa remarque.

Yusuf hochait la tête, plus pour lui-même que pour les deux autres hommes présents dans la pièce.

— Vous voulez voir Faisal ? Suivez-moi, Khan Sahib.

Dans le couloir, Yusuf ordonna à un soldat d'aller chercher la clé de la cellule de Faisal Talab Khan, qui se trouvait dans un autre bureau. Le soldat hochait la tête et se dépêcha d'aller chercher ce qu'on lui demandait, tandis que Yusuf partait dans la direction opposée et guidait Muzaffar vers une volée de marches terriblement étroites.

— J'espère que vous pourrez tirer quelque chose de lui, dit-il, et sa voix résonna contre les murs de l'escalier. Il n'a fait que clamer son innocence, mais rien de plus.

— Et vous ne le croyez pas.

Yusuf se retourna et leva les yeux vers Muzaffar, qui se trouvait quelques marches au-dessus de lui. À la lumière vive des torches, Muzaffar se rendit compte que la tache sombre sur le front de Yusuf était d'une teinte marron-rouge, couleur de sang séché.

— Non, Jang Sahib, répondit-il. Je ne le crois pas. Si vous n'étiez pas son ami, le croiriez-vous ?



La cellule de Faisal était délabrée et sentait la transpiration, l'humidité et l'urine. À la lumière vacillante de la bougie posée sur le sol, Muzaffar vit Faisal assis sur un banc en bois branlant, le dos courbé. Sa bouche saignait, un filet de sang dégoulinait le long de sa mâchoire, jusque sur le coton blanc de sa

tunique. Ses mains marquées et ensanglantées reposaient sur ses genoux pliés. Il posa un regard chargé de haine sur Yusuf quand celui-ci quitta la cellule.

— Par Allah, souffla Muzaffar. Que t'est-il arrivé ?

— Qu'est-ce que tu crois ? cracha Faisal. Ce salaud qui t'a amené ici, c'est lui qui m'a fait ça ! Tu sais bien ce qu'ils font au kotwali, non ? Ils frappent tant qu'ils peuvent sur tous les pauvres bougres qui leur tombent sous la main. Regarde-moi ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Je suppose que tu as pu venir me voir grâce à Kotwal Sahib ? Je n'ai tué personne, mais essaie de faire comprendre ça à ce sale...

— Faisal, l'interrompit Muzaffar, l'insulter n'arrangera pas ta situation. Attends, je vais te nettoyer un peu. Ta lèvre est vraiment bien abîmée, et tes mains aussi. Tu as essayé de le frapper ?

Apparemment, Faisal avait tenté de rendre autant de coups qu'on lui en avait donné, mais il n'avait pas fait le poids. Yusuf n'était pas venu seul. Faisal avait la lèvre fendue et un œil enflé dont l'hématome tournerait bientôt au violet. Il avait mal aux côtes, un de ses orteils avait doublé de volume, une de ses oreilles était en sang. Muzaffar, qui essayait vainement de nettoyer les plaies de son ami avec un mouchoir, finit par abandonner et par s'asseoir sur le banc quand il comprit que seul un médecin pourrait soulager cet homme qui s'était fait rouer de coups.

— Tu te débrouilles toujours pour te retrouver dans des situations incroyables, soupira Muzaffar. Tu ferais mieux de me raconter exactement ce qui s'est passé, espèce de crétin. Même si c'est bien toi qui as tué Murad Begh – d'ailleurs, qui est cet homme ?

— Un percepteur. Il était chargé de la relève des impôts des provinces occidentales, je crois ; je n'en suis

pas tout à fait sûr. Je l'avais seulement croisé, j'avais surtout affaire à son épouse et à l'eunuque qui dirige le mahal sara. Je l'ai rencontré avant-hier pour la première fois, quand il m'a sauté dessus et m'a accusé d'avoir dérobé les bijoux de son épouse. Je te le dis...

— Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ?

— Begum Sahiba voulait un baazuband, un bracelet sur mesure. Elle est venue au magasin la semaine dernière et nous avons eu une longue discussion. Une pièce très chère, c'est ce qu'elle voulait. Large comme ça... — Faisal écarta l'index et le pouce d'environ quatre centimètres — ... et incrusté d'émeraudes et de rubis. Avec des petites grappes de perles accrochées dessus.

— Son mari doit être riche. Et on lui a donc volé ce baazuband ?

Faisal secoua vigoureusement la tête, puis grimaça à cause de la douleur.

— Non, non. Le baazuband n'est pas encore prêt ; elle m'avait demandé de venir pour me montrer une miniature qu'elle avait achetée. Incrustée de diamants. C'est pour ça que je suis allé chez Murad Begh. Elle m'a parlé pendant quelques minutes, montré la miniature, et c'est tout. Je suis sorti du mahal sara et je suis retourné au Bazar-e-Musaqqaf. J'y étais depuis à peine un quart d'heure quand Murad Begh est arrivé en hurlant comme un fou. Un pendentif de Begum Sahiba avait disparu et la maison entière était persuadée que je l'avais volé. C'est le chef des eunuques de la maison de Begum Sahiba — Nusrat — un salopard de premier ordre. C'est lui qui a tout manigancé.

— T'ont-ils donné le pendentif à un moment ou à un autre, ou t'ont-ils laissé seul dans la pièce où il se trouvait ?

Faisal fixa Muzaffar d'un regard accusateur.

— Tu ne me crois pas toi non plus, c'est ça ? dit-il d'une voix désespérée. Tu crois que c'est moi qui l'ai volé ? Tu es comme tous les autres.

— Non, évidemment. Ne sois pas idiot. Je me demande seulement pourquoi ils ont voulu te mettre ça sur le dos.

— Ecoute, je me fiche du vol ! Begum Sahiba peut égarer tout ce qu'il y a dans sa précieuse boîte à bijoux, je m'en moque. Ce qui m'inquiète, c'est le meurtre. Je n'ai pas tué Murad Begh, Muzaffar. Qu'Allah m'en soit témoin, je suis innocent.

Sa voix, que l'indignation faisait monter dans les aigus, s'éteignit dans une note de désespoir presque suppliante.

— Essaie de comprendre, lui dit Muzaffar. Tu as quand même menacé Murad Begh. Tu l'as bien menacé, non ?

Faisal se renfrogna.

— Tu me connais. J'ai perdu mon sang-froid, je n'ai pas pu me contrôler. Je me serais fait un plaisir d'étrangler cet imbécile !

— Tais-toi, siffla Muzaffar. Crier comme ça dans le kotwali n'est pas la meilleure façon de prouver ton innocence.

— Je suis désolé.

La voix de Faisal se réduisit à un murmure obéissant.

— Je parle beaucoup, tu le sais, mais je n'en pense pas la moitié. Et je ne le pensais pas quand j'ai menacé Murad Begh. C'est vrai, j'avais peut-être dans l'idée de lui faire payer plus cher que prévu le baazuband, mais je n'aurais rien fait de plus.

— Et comment se fait-il que l'on t'ait trouvé près du corps ? Avec du sang sur les vêtements ?

Faisal fronça les sourcils et baissa les yeux vers ses mains. Il fit une grimace de dégoût en voyant les traces de sang séché sous ses ongles.

— Faisal...

— Oui, oui. Faisal soupira et leva le regard vers Muzaffar. Je me demandais par où commencer.

Il fit une pause, puis continua d'une voix plus ferme :

— Je revenais au Bazar-e-Musaqqaf après une visite dans un haveli du côté du Hayat Baksh Bagh.

— Le Hayat Baksh Bagh ? Mais comment as-tu fait pour y entrer ? Même les oiseaux ne peuvent pas le survoler sans permission !

— Tu vas m'écouter ? rétorqua Faisal entre ses dents. J'ai dit, du côté du Hayat Baksh Bagh, à l'ouest. Tu as déjà vu les jardins qu'il y a au-delà du Naubat Khaana, sur la gauche ? Ils sont séparés du Hayat Baksh Bagh par une rangée de pavillons et un canal coule au milieu. Ces jardins ne sont pas privés ; du moins ils ne sont pas réservés aux femmes de la cour et à leurs enfants. J'étais près de ces pavillons quand j'ai entendu un bruit. Pas un hurlement, plutôt un cri étouffé. Cela venait de l'autre côté, derrière le pavillon, je ne pouvais pas voir ce qui se passait.

Il poussa un profond soupir, s'appuya contre le mur et gratta ses ongles le long de l'ourlet de son pantalon, laissant de minuscules paillettes du sang séché de Murad Begh sur la mousseline blanche.

— Alerté par ce cri, j'ai cherché pendant plusieurs minutes avant de tomber sur le corps de Murad Begh. Il était étendu dans le canal Nahar-i-Bihisht, la poitrine et la tête plongés dans l'eau, le reste du corps en

travers du chemin. Je ne l'ai pas reconnu – après tout, il y a des centaines d'hommes bedonnants à Dilli. Je n'avais même pas compris que cet homme était mort ; il n'y avait pas de sang, rien du tout. J'ai pensé qu'il avait fait une attaque ou quelque chose comme ça et qu'il était tombé, alors je me suis agenouillé à côté de lui et j'ai essayé de le sortir de l'eau.

Un frisson le parcourut à ce souvenir.

— Et voilà le résultat ! J'ai du sang plein les mains... et bien entendu, je l'ai reconnu. C'était vraiment terrible d'avoir son cadavre sur les genoux. Mais j'ai vite compris que si on me trouvait là, dans cette posture, je serais le premier suspect. Surtout après ce qui s'était passé au kotwali l'autre jour.

— Alors tu t'es lavé les mains et tu es parti, c'est bien ça ?

— Qu'aurais-tu fait à ma place ?

— Arrête de crier. Tu as fait quelque chose de particulièrement stupide. Il marqua une pause : Mais c'est fait. Une patrouille est tombée sur le corps, t'a suivi et t'a arrêté ?

Son ami hochait tristement la tête, et son oreille, couverte d'un bandage de fortune par Muzaffar, semblait ridiculement énorme.

— Tu n'as vu personne dans les environs ? Ou quoi que ce soit d'autre ? L'arme par exemple ?

— Non. La patrouille non plus n'a pas trouvé l'arme. Ils ont cherché pendant qu'on m'interrogeait.

Après avoir rassuré Faisal en lui disant qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir, Muzaffar quitta la cellule.

Il approchait du bureau de Khan Sahib quand son beau-frère en fit irruption, jetant des regards à droite et à gauche. Il remarqua Muzaffar et lui fit

signe, puis il appela un garde qui se tenait au bout du couloir.

— Va chercher Yusuf Hasan Sahib. Dis-lui de venir à mon bureau. Tout de suite.

Il se tourna ensuite vers Muzaffar.

— Alors ? As-tu appris quelque chose ?

Muzaffar secoua la tête d'un air abattu.

— Pas vraiment.

— Hum. Au fait, tu pourrais être intéressé d'apprendre que le hakim, le médecin qui a examiné le corps de Begh, vient tout juste de terminer, et qu'il m'a transmis ses conclusions.

— Et ?

— Et la bouche de Begh contenait des restes de paan. Du paan empoisonné au bachnag.